

**Christian OOSTERBOSCH**

**Justine et les  
«gueules cassées»**



*Le coquelicot fut la fleur fétiche  
des victimes de la grande Guerre,  
surtout britanniques.*

*On en vendit des millions en papier pour différentes œuvres militaires.*

## **Chapitre 1**

### **L'accouchement**

Le 2 mai 1898, Sylvie Binet arrêta son petit âne et l'attacha à un piquet devant la masure, en lisière de la forêt de Freÿr, où on l'avait appelée pour un accouchement. Elle saisit sa trousse et frappa à la porte. Elle était entrouverte. La chaleur la fit reculer. La baraque était occupée par une vieille femme que Sylvie rencontrait parfois en train de ramasser du bois mort. La vieillarde était assise au coin d'un feu qu'elle ne cessait d'alimenter comme si elle était menacée par le froid. La pièce était éclairée par une lampe à pétrole. Un gémissement se fit entendre. Dans un coin sombre, Sylvie aperçut la parturiente, complètement nue, sur un tas de draps en boule. Elle gémissait comme dans une fin de travail. Malgré son état, ses cheveux couverts de sueur et ses rictus douloureux, Sylvie fut frappée de son extraordinaire beauté. Elle était auburn, avec des yeux verts dont le regard filtrait à travers des paupières aux longs cils. Sa peau était blanche comme du lait. Son gros ventre se contractait par moments. Les cris se rapprochaient. Elle apostropha Sylvie et lui dit :

— Vous allez me laisser souffrir comme ça longtemps ?

— Cela va dépendre de toi, mon petit, répondit Sylvie de sa voix calme. Si tu es courageuse, cela ira vite. Si tu ne pousses pas, cela durera plus longtemps.

— Elle sera courageuse, dit la grand-mère. Marjorie l'a toujours été.

— Tu t'appelles Marjorie. C'est un bien joli nom.

— Ne me tutoyez pas ! Occupez-vous de vos affaires ! Donnez-moi vos instructions, je vous obéirai.

Sylvie, un peu refroidie, se mit à étaler ses instruments sur une petite table et aida Marjorie à s'installer sur la grande. Lors d'une nouvelle douleur, elle fit un toucher pour apprécier la dilatation et laissa tomber :

— Vous êtes à dilatation, complète. Il y a longtemps que le travail a commencé ?

— Au moins huit heures. J'ai dû venir de Liège.

— Pourquoi venir de si loin ?

— Je voulais accoucher chez ma grand-mère. C'est ma seule parente.

Sylvie attacha deux bandes crêpes aux pieds de la table. Elle y glissa les mains de Marjorie. À la douleur suivante, elle lui souleva la tête et lui cria d'une voix forte : Poussez ! Poussez !

Elle dit à la grand-mère

— À la prochaine douleur, vous viendrez lui soulever la tête. Je dois surveiller la vulve de peur qu'elle ne se déchire.

Mais tout se passait pour le mieux. La tête descendait bien. Elle n'avait plus qu'à tourner pour se placer sous le pubis. Elle interdit alors toute poussée et, de ses mains, elle aida l'extraction. La tête du bébé apparut. Justine glissa le doigt sous le cou et constata :

— C'est une circulaire du cordon. Ne poussez plus ! Elle coupa le cordon entre deux pinces et le bébé, une petite fille rousse, apparut en vagissant.

— Elle sera aussi belle que sa maman, dit l'accoucheuse.

— Pour son malheur, répondit Marjorie.

— Pourquoi dites-vous cela ?

— Parce que c'est un malheur d'être trop belle. Les hommes vous tournent autour comme des mouches. Vous n'êtes jamais tranquille. Même les vieux voulaient me palper sous la jupe. Quand j'ai été plus grande, ce fut la tempête permanente. Surtout que j'étais sans défense. Mes parents étaient morts. Je fus placée à l'orphelinat. Les religieuses venaient me tripoter dans mon lit. Parfois, je hur-lais et j'étais punie. J'ai toujours rêvé d'être laide et que l'on me foute la paix.

Sylvie avait essuyé le bébé et l'avait enveloppé de langes. Elle lui instilla une goutte d'argyrol dans chaque œil. On avait l'impression qu'elle était maquillée.

— Voulez-vous la prendre dans vos bras ? dit-elle à Marjorie.

— Jamais ! Qu'elle ne me touche pas ! C'est une sorcière ! Je ne la veux pas ! Gardez-la ! Donnez-la à qui vous voulez. Je ne la connais pas. Sylvie et la grand-mère étaient suffoquées. Comment peut-on rejeter une si belle petite fille ? N'importe quel enfant, d'ailleurs. Votre enfant n'est-il pas toujours le plus bel enfant du monde ?

Les douleurs reprenaient.

— Que se passe-t-il ? S'inquiéta Marjorie. Il y en a un deuxième ?

— Non, rit Sylvie, ce sont les douleurs de l'arrière-faix. C'est le placenta qui sort. C'est la délivrance.

Le bébé vagit un moment, puis se tut. Il gardait les yeux ouverts, comme s'il regardait quelque chose.

Sylvie recouvrit Marjorie qui s'endormait. La grand-mère ne chargeait plus le feu. Elle s'assoupissait dans le fauteuil. L'accoucheuse rangea ses instruments. Elle se demandait si Marjorie avait parlé sérieusement en reniant son bébé. Si oui, qu'allait-elle en faire ?

L'accouchée ouvrit les yeux et dit, comme si elle avait entendu les réflexions de Sylvie : « Moi, vous ne m'avez pas vue. Je n'existe pas. C'est vous qui avez accouché cette nuit. Allez la déclarer sous votre nom au garde champêtre. C'est votre fille désormais ».

— Mais je suis seule. Mon mari est mort au Congo. Comment le village va-t-il prendre cette grossesse ?

— Le village sait que vous êtes accoucheuse. C'est un enfant que vous avez trouvé sur votre chemin, voilà tout.

— Comme vous y allez, Marjorie !

— Si vous ne voulez pas d'elle, vous trouverez sans peine quelqu'un pour l'adopter. Je vous fais confiance.

Sylvie était bouleversée par le sort de la petite fille que sa mère abandonnait sans remords. Elle sentait poindre en elle l'immense amour dont elle avait été privée par son veuvage précoce. Sans ajouter une parole, elle plaça le bébé dans son immense sac et se dirigea vers la porte.

— Marjorie, vous allez avoir une montée laiteuse. Vu les seins que vous avez, elle risque d'être énorme. Serrez-les dès aujourd'hui avec les bandes que j'ai attachées à la table. Je repasserai demain. Mais j'y pense, pourquoi avez-vous dit que ce petit ange était une sorcière ?

— Parce qu'elle est la fille du diable, répondit-elle dans un souffle.

Sylvie haussa les épaules et repartit dans sa petite carriole. On était en mai. Le jour se levait. Le bébé devait rester à jeun pendant 24 heures. Sylvie la prit près d'elle dans un petit berceau de poupée et s'endormit dans son grand lit vide.

Il était bien dix heures quand elle se réveilla. Le bébé n'avait pas bougé.

Je vais la porter chez Mariette. Elle vient d'accoucher et, avec ses gros nichons, elle aura assez de lait pour deux. Il faut aussi voir Alphonse Franck, le garde champêtre, pour la déclaration.

Mariette fit à Sylvie un accueil plein de douceur :

— Une petite fille, dit-elle, et, moqueuse, elle est à toi ! Ce fut une grossesse éclair. Je n'ai rien vu venir.

— Tais-toi ! C'est ce que je vais dire à Alphonse. J'espère qu'il me croira. Sinon, je l'adopterai. Sa mère a disparu.

Mariette lui montra son gros garçon. Il tétait énergiquement.

— Et j'en ai encore beaucoup trop, dit-elle. Il était temps que tu viennes avec ta poupée. Comment l'appelles-tu ?

— Je n'y ai pas encore pensé. Je vais d'abord voir Alphonse.

Fait extraordinaire, le garde champêtre était à la maison communale, à Tenneville. Il s'appliquait à écrire, avec une plume d'oie, dans un grand registre. Il leva la tête.

— C'est toi Sylvie ! Il y a si longtemps que je t'ai vue. Quel bon vent t'amène ?

— C'est pour une déclaration de naissance. Une petite fille.

Alphonse se leva et se saisit d'un autre registre, blanchi et poussiéreux.

— Il y a bien cent ans qu'il sert, dit-il. Il y aura bien encore une petite place pour ton bébé. Quel est son nom ? Et qui sont ses parents ?

— Elle s'appelle Justine Binet et je suis sa mère. Pas de père connu.

Alphonse laissa tomber sa plume de stupeur :

— Tu viens d'accoucher et tu viens, guillerette, me l'annoncer toi-même. Et de père inconnu par-dessus le marché ! C'est une blague ?

— C'est très compliqué. J'ai accouché la vraie mère cette nuit dans le bois de La Neuville. Elle ne veut pas son enfant et m'a demandé de le prendre à mon nom. Que dois-je faire ?

— Le déclarer comme ton enfant est illégal. Encore que je sois le seul témoin. Personne n'y verra que du feu. Mais pourquoi ne pas simplement l'adopter ?

— Tu sais bien Alphonse que la procédure d'adoption est longue et compliquée. On va rechercher les parents. On va faire une enquête sur moi. Il faudra bien un an de procédure et tous les orphelinats vont venir pour se l'arracher. Je n'aurai que des ennuis.

— C'est tristement exact. Les procédures administratives sont tellement stupides et compliquées. Et bien d'accord, Sylvie. Je pourrais témoigner que je t'ai vue avec un gros ventre, il n'y a pas si longtemps. Mais le père ?

— C'est mon mari.

— Il est mort l'an passé !

— Suis-je la première femme à tromper son mari ?

— Tu ne l'as pas trompé, puisqu'il est mort !

— Bref, ce sera un enfant naturel. Mais elle portera le nom Binet, de son « père ». Comme nous étions cousins, c'est le même que moi.

— À quelle heure est-elle née ?

— À trois heures. Sur le territoire de Laneuville-au-Bois. Chez la vieille Adam. J'ai accouché seule. Je suis accoucheuse !

— Je serai le témoin, dit Alphonse. Mais tout ceci doit rester secret. Uniquement entre toi et moi. Je n'en parlerai même pas à ma femme.

Sylvie remonta dans sa carriole, direction Laneuville-au-Bois. Elle avait hâte de raconter à Marjorie les bonnes conclusions de l'affaire.

Elle trouva la mesure toute froide et la vieille Adam en pleurs.

— Que s'est-il passé, la mère Adam ? Où est Marjorie ?

— Un homme aux cheveux noirs et à la barbiche en pointe est venu la chercher vers huit heures. Il n'a pas prononcé une parole. Marjorie était habillée. Elle avait fait son petit baluchon. Elle est montée dans le cabriolet après m'avoir serrée dans ses bras. Au revoir, grand-mère, m'a-t-elle dit, et merci de ton aide. Grâce à toi, je n'aurai pas accouché seule comme une chienne. Tu diras merci à la dame. Je m'en souviendrai. L'homme noir a fouetté son cheval et ils sont partis au galop vers la route de Liège.

— Console-toi, mère Adam. C'est une folle de la ville. Ne te laisse pas refroidir. Je vais rallumer ton feu. As-tu encore du bois ?

— Oui, j'ai déjà fait ma provision pour l'hiver.

— Dès que le feu marchera, je te ferai du café. Voici des nouvelles de la petite. J'ai trouvé une nourrice, la Mariette, et je l'ai inscrite à Tenneville comme ma propre fille. Alphonse a accepté. C'est moins compliqué que l'adoption. Tu seras quand même sa grand-mère.

— Son arrière-grand-mère, dit la vieille Adam, pas si folle.

Sylvie repartit en course. Il lui fallait un petit lit pour quand Justine reviendrait de chez sa nourrice. Elle voulait aussi faire réaliser par la couturière, un sac pour la porter sur son dos dans ses déplacements, surtout quand elle se rendait dans les bois de Freÿr pour la cueillette des simples. Elle tenait à ce que Justine vienne rapidement respirer l'air de la forêt. C'est la meilleure nourriture, pensait-elle. Pour soulager un peu Mariette, elle lui demanderait de tirer son lait qui coulait comme une fontaine et le transporterait dans les nouveaux biberons en verre soufflé qui venaient d'apparaître. Elle en avait vu chez le pharmacien. Mais surtout, elle voulait la nourrir un peu elle-même. Elle ne voulait pas que Mariette en eût le monopole.

Voici le mois de juin qui arrive, pensa-t-elle. C'est le mois de la cueillette.

Herboriste très compétente, Sylvie ramassait les simples avec soin, les plaçait dans un grand cahier à des pages choisies et les ramenait chez elle où elle les mettait à sécher dans son four à pain encore tiède. Elle les classait par catégorie et allait les vendre chez le pharmacien qui les utilisait pour ses préparations, potions et onguents. La cueillette de juin, c'est surtout celle des tisanes. C'est le mois où toutes les plantes sont en fleur et en abondance. On fait la cueillette jusqu'en septembre. Sylvie voulait la faire avec sa fille. Elle la porterait sur son dos, comme elle avait vu faire les Nègresses sur les cartes postales de son mari. Elle la déposerait contre un arbre et la reprendrait quand elle aurait terminé sa surface de travail. Deux fois par jour, elle sortirait un biberon de sa blouse, où elle le tenait bien au tiède, et allaiterait Justine avec délice.

Comme l'amour d'un enfant est explosif, pensait-elle. Hier, je ne savais même pas qu'elle existait. Aujourd'hui, elle est déjà toute ma vie. Comme si je l'avais faite moi-même. Ce doit être ce que ressentent les hommes quand ils voient arriver leurs bébés.

Elle avait fait ses études d’infirmière-accoucheuse à Liège. Il n’y avait pas de cours d’herboristerie, mais elle avait, volontairement, fait de longs stages chez un herboriste de la rue Saint-Gilles qui lui avait prêté des livres et surtout des flores de la région ardennaise. Quand elle était en vacances, elle passait le plus clair de son temps dans les bois, sa flore à la main, souvent en compagnie du garde forestier ou du garde-chasse. C’est dans les bois qu’elle avait rencontré Ernest Binet. Bûcheron, il travaillait torse nu. Il était immense et tout en muscle. Le spectacle était grandiose. Il manipulait la cognée avec une force et une rapidité hors du commun. Plusieurs fois, il avait gagné le concours du meilleur bûcheron de la forêt de Freÿr. C’était un des fils de l’instituteur de Laneuville-au-Bois, Hubert Binet. Celui-ci était désolé de voir son fils travailleur manuel. Il aurait voulu en faire un ingénieur ou un avocat. Mais Ernest aimait la forêt avec passion. Il ne s’imaginait pas enfermé dans un bureau, une plume à la main. Bien sûr, il gagnait modestement sa vie, mais il avait déjà construit sa maison, une sorte de chalet suisse en rondins, tout coquet, à la sortie du village. Les sangliers venaient renifler sous sa porte et les biches se frotter sur les murs. Il était l’aîné d’une grande famille. Presque tous des garçons. Deux filles étaient mortes d’hémorragies que les médecins avaient baptisées « rupture d’anévrisme ». Il adorait sa mère, Marguerite, une grande costarde qui dominait de la taille et de la voix Hubert son mari, un gringalet d’instituteur qui avait vingt ans de plus qu’elle. Hubert était peut-être un gringalet, mais il était le cerveau pensant de la famille et du village. Il avait toujours refusé de faire de la politique, mais, s’il avait voulu, il aurait aisément été bourgmestre de Tenneville.

Un jour, Sylvie s’arrêta près du bûcheron et lui demanda si elle pouvait lui réciter un poème de Ronsard. Cela fit rire le malabar, mais il déposa sa cognée, remit un pull et s’assit contre un arbre en la regardant. Elle était ravissante, blonde, avec des yeux noirs, un soutien-gorge bien rempli, la taille fine et les jambes longues. Elle commença :

*Écoute, bûcheron, arrête un peu le bras  
Ce ne sont pas des bois que tu jettes à bas  
Ne vois-tu pas le sang lequel dégoutte à force  
Des nymphes qui vivaient dessous la rude écorce*

*Sacrilège, meurtrier, si on pend un voleur  
Pour piller un butin de bien peu de valeur  
Combien feu de fer de honte et de détresse  
Mérites-tu méchant pour tuer nos déesses...*

— Zut, j’ai oublié la suite...

— Ce n’est déjà pas si mal, dit Ernest, rigolard. C’est mon père qui t’a appris tout cela ? Et il t’a chargée de venir me le réciter pour que j’abandonne ce métier que j’adore et où je suis vraiment moi-même ?

— Non Ernest. Je me suis dit que tu t’intéresserais peut-être à une fille qui viendrait t’interpeller dans la forêt, sans oser te dire qu’elle te trouvait costaud et bien musclé.

— Eh bien, voilà, c’est fait ! Je ne me suis, c’est vrai, jamais beaucoup intéressé aux filles. Aux fêtes du village, ce sont toujours les mêmes grosses pleines de bière. Mais voici une fée toute en grâce qui vient me reprocher d’être un criminel. Je crois que je vais changer d’avis sur les filles.

Ernest s’intéressa beaucoup à Sylvie. Son père Hubert grommelait :

— N’oublie pas qu’elle est ta cousine. Je me méfie des mariages consanguins.

— Papa, tu te méfies de tout ce qui pourrait me rendre heureux. N'est-elle pas jolie ? N'a-t-elle pas fait d'excellentes études ? Est-elle trop grande pour ma petite maison ? Je peux toujours en construire une autre...

Pour une fois, la grosse Marguerite s'opposa à son mari.

— C'est vrai Hubert ! S'ils sont heureux ensemble, ne les contrarions pas. La vie est si difficile parfois. Moi je m'incline devant tous les bonheurs. Ils sont si rares.

L'instituteur avait cédé et l'on s'était mariés à l'église de Laneuville-au-Bois. Une si grande église pour un si petit village. Tous les habitants étaient là. Tout le monde en costume du dimanche. Les dames en grande toilette avec des chapeaux immenses. Le père de la mariée Juvénal Binet, en grand uniforme d'officier de réserve dans la cavalerie, tenait, avec énergie, le bras de sa fille, sa seule fille, comme s'il ne voulait pas la lâcher.

Sylvie était rayonnante. Elle le tenait presque son bel Ernest, si costaud et si tendre. Elle se remémorait leurs amours naissantes sur la mousse de la forêt, à des endroits connus de lui seul. Il lui avait fait découvrir le bonheur. Jamais elle ne le quitterait.

Après le banquet traditionnel – Juvénal avait bien fait les choses – les amoureux allèrent s'enfermer dans le chalet d'Ernest et n'en sortirent que trois jours plus tard. Tout le village se demandait s'ils étaient encore là.

On était en juillet. L'école était en vacances. Hubert ne recevait son courrier qu'un jour par semaine. Au début de septembre, il reçut une lettre cachetée du ministère de la Guerre.

*À Monsieur Hubert Binet  
Directeur de l'école primaire  
De Laneuville-au-Bois*

*Par Tenneville*

*Bruxelles, le 31 août 1894*

*Monsieur le Directeur,*

*La Défense nationale recrute des militaires pour l'État indépendant du Congo, propriété de notre souverain, le roi Léopold II. Par vos édiles de Tenneville, nous avons entendu parler de votre fils Ernest. Il conviendrait particulièrement bien pour la petite artillerie de la Force publique qui emploie deux canons Krupp de 47 mm. S'il accepte, il partirait, avec le grade de sergent dans la Force Publique et possibilités d'avancement, avec un traitement de 1.200 francs par mois, une assurance vie de 45.000 francs et tous ses droits à la retraite. L'engagement se fera par durées de trois ans renouvelables jusqu'à l'âge de la pension.*

*Nous attendons votre réponse. Elle devrait nous parvenir au plus tard le 30 novembre de cette année 1894.*

*Salutations distinguées  
Pour le Ministre,  
Jules Borguet, attaché*

— Cela va être l'horreur, ils viennent de se marier ! Hubert, tout pensif, alla retrouver Marguerite. Elle se mit aussitôt à pousser de hauts cris.

---

— Hubert, quelle abomination ! Ils viennent juste de se marier ! Même dans la Bible, on interdit de faire partir à la guerre les mariés de moins d'un an. Tu vas jeter immédiatement ce torchon au feu et ne pas même lui en parler.

— Ce torchon ! C'est une lettre personnelle du Ministre.

— Personnelle ! C'est son attaché de cabinet ! Ce n'est presque qu'une circulaire. Donne-moi ça, je vais la brûler moi-même.

Avant qu'Hubert ait pu faire un geste, la lettre du ministre était au feu.

